
Yorick et son voyage en France dans *A Sentimental Journey* (1768)

Maryam GHABRIS

Le *Voyage sentimental* de Yorick n'est pas un voyage tel que l'organisent les Anglais du XVIII^e siècle qui visitent les principales capitales d'Europe sous le nom de Grand Tour. Le *Voyage sentimental* de Yorick est un voyage subjectif qui n'a d'intérêt que par les impressions, les mouvements ressentis par les parties les plus nobles du corps : le cœur, l'âme et l'esprit. À chaque escale dans son *Voyage sentimental* (1768)¹, Laurence Sterne expose sa morale dans une atmosphère de sentimentalisme respectueux de la vertu, comme un mouvement intérieur envers l'autre, pour une leçon de conduite individuelle et sociale. Les déplacements du voyageur Yorick en France sont en grande partie les liaisons routières qui lui permettent de relier chaque ville et de s'attarder à chaque escale pour entrer en communication avec des personnages rencontrés au hasard, comme le moine, et, quand il le peut, il profite de certaines circonstances, de préférence, de ses contacts féminins. Sterne par son personnage Yorick parle de « *Novelty of my Vehicle* » (11). Il lance ses critiques vers le grand romancier Smollett qui, comme voyageur, n'a pas toujours porté un regard juste et compréhensif sur l'autre et spécifiquement sur le peuple français, et au Docteur Sharp, un autre voyageur, qui reste indifférent à ce qu'il voit ou à ce qu'il ne veut pas voir « lest Love or Pity should seduce him out of his road » (29). A l'encontre de ces mauvais voyageurs (28-29),

¹ Laurence Sterne, *A Sentimental Journey through France and Italy by Mr. Yorick*, 1768, Oxford, Oxford University Press, éd. I. Jack, 1984. Toutes les références figurant dans cet article renverront à cette édition. Toutes les formes des déplacements et des mouvements intérieurs ont beaucoup attiré l'attention des philosophes, des scientifiques et des romanciers. Ce qui s'est développé a déjà commencé à partir du XVII^e siècle avec Bacon, Descartes, Hobbes, Leibniz et Locke mais au XVIII^e siècle, grâce aux philosophes comme Hume, Shaftsbury et d'autres, leurs idées sont transmises dans la littérature.

Yorick porte tout son intérêt sur ses rencontres avec des gens d'origines diverses : « contrairement à Smelfungus, à Mundungus [Dr. Sharp], c'est l'Autre qui devient le but ultime où tend ce personnage [Yorick] semi-allégorique »². Pour lui, la France est un pays enchanté : « when my way is too rough for my feet, or too steep for my strength, I get off it, to some smooth velvet path which fancy has scattered over with rose-buds of delights; and having taken a few turns in it, come back strengthen'd and refresh'd... » (87) où il est conduit à pratiquer des digressions à cause des circonstances qui le dominent : « I am govern'd by circumstances — I cannot govern them » (78).³ Au fil de ces déplacements, Yorick rencontre et expérimente des nouveaux contacts, autant d'occasions qu'il saisit pour entamer une conversation, ou exprimer ses sensations, ses émotions. Son cœur et (ou) son esprit, sont sollicités en permanence. Robert Burton en 1621 a décrit cette faculté de déplacements : « It is the other power of the sensitive soul, which causeth all those inward and outward animal motions in the body ».⁴

Dans le troisième épisode du *Voyage sentimental* (ce mot induit les idées de mouvements et de déplacements), Yorick dresse une liste des catégories de voyageurs, quels que soient leurs objectifs ou leurs résolutions (11)⁵. C'est donc au début de ce voyage que, assis dans la chaise branlante, il fixe deux des quatre causes qu'Aristote avait définies dans sa *Physique* : les causes efficientes (l'auteur alias Yorick) et les causes finales (s'instruire par les relations nouées avec les gens au fil des escales, c'est-à-dire, des déplacements), « shall learn better manners as ... [he gets] along » (8). Le voyage sentimental pour Yorick est un « sentimental commerce » (9) spontané, c'est-à-dire, un échange entre lui et l'interlocuteur étranger. Quoique le roman ne soit pas un ouvrage de raisonnement (81), même si certains épisodes, certaines structures peuvent prêter à raisonner, la plupart des rencontres sont des partages avec l'autre ou des recueils de sensations, de pulsions ou de tentations, mais avec retenue. En effet, la problématique de l'attirance

² Alain Morvan, *La Tolérance dans le roman anglais de 1726 à 1771*, Paris, Didier, 1984, p. 439.

³ A Versailles, Yorick dit aussi, « I seldom go to the place I set out for.... BEFORE I had got half-way down the street, I changed my mind » (p. 78).

⁴ R. Burton, *The Anatomy of Melancholy*, London, Dent, H. Jackson (ed. et introd.), 1978, p. 160. Yorick rencontre par exemple dans ce voyage un perruquier, le nain, les malheureux, la vendeuse de dentelles, la gantière, le marquis, le vieil officier français, La Marchesina, les paysans (le souper), etc.

⁵ Certains récits de voyageurs s'offrent aux critiques les plus vives comme celles de Mary Lady Wortley Montagu (1709-1762), qui écrit à Lady Bristol le 10 avril 1718 au sujet de la description de Constantinople: « I know you can have none but what is partial and mistaken from the writings of travellers » *The Turkish Embassy Letters Lady Mary Wortley Montagu*, London, Virago, A. Desai (introd.) et M. Jack (ed.), 2005, p. 126.

sentimentale de Yorick pour les étrangers, comme le moine ou plus spécifiquement pour les femmes, passe des élans du cœur aux effets manuels. Il en est ainsi des degrés de la sensation.

Dès la deuxième page du *Voyage*, Yorick, à peine débarqué sur le quai de Calais, se heurte à un moine franciscain et, après avoir écouté ses doléances, lui jette un coup d'œil mais sentant se ranimer un antipapisme sommeillant, décide de ne pas lui donner la moindre aumône et serre sa bourse dans sa poche : « The moment I cast my eyes upon him, I was predetermined not to give him a single sous » (5). Il lui répond par une attaque verbale justifiant son refus de lui donner le plus petit sou en invoquant la présence de moines inutiles qui profitent de l'argent des aumônes. Yorick remarque l'attitude dépréciative du moine, il n'en a cure et affermit sa position d'un geste sûr. Comment expliquer la réaction aussi sèche de Yorick (l'œil et l'oreille sont frappés), sinon aussi par la présence de la bure catholique ajoutée à la litanie du moine : mais c'est un anglican et le moine, un catholique⁶.

L'impassibilité du moine n'est qu'un signe de résignation. Pour Yorick, la bienveillance est une attitude naturelle car elle est en accord avec la nature (même si elle lui a fait défaut au premier contact avec le moine) ; c'est une tolérance naturelle qui laisse à l'homme le choix de se conduire en humain et le flux sanguin qui envahit ensuite tout son visage fait comprendre à Yorick qu'il a vexé ce pauvre homme qui n'en méritait pas tant : « I have behaved very ill; said I within myself; but I have only just set out upon my travels; and shall learn better manners as I get along » (8). Il est certain que la rudesse avec laquelle il traite son interlocuteur contredit ce qu'il affirme sur l'homme généreux : « When man is at peace with man, how much lighter than a feather is the heaviest of metals in his hand! he pulls out his purse, and holding it airily and uncompress'd, looks round him, as if he sought for an object to share it with — In doing this — I felt every vessel in my frame dilate — » (4).

La conscience chez Yorick par rapport au moine le laissera libre d'éprouver ses émotions.⁷ Autant dans le cœur du moine que dans sa conscience ainsi que dans celle de Yorick, chacun est animé d'un mouvement volontaire de générosité (20). Cet échange scelle une reconnaissance mutuelle à laquelle se succèderont

⁶ John Donaldson explique ainsi l'origine des sensations primaires : « [...] the first and simplest of our sensations, are light, sound, and motion » *The Elements of Beauty. Also, Reflections on the Harmony of Sensibility and Reason*, Edimbourg, Elliot and Cadell, 1780, p. 10.

⁷ John Locke, dans *An Essay Concerning Human Understanding* (1690) a différencié pour la première fois le concept de conscience de sa signification morale qu'il avait auparavant.

plusieurs manifestations : l'accélération de la circulation sanguine, le mouvement naturel de la main, rougeurs, accélération du pouls, gestes appropriés à l'émotion éprouvée au contact de l'Autre : « The poor monk blush'd as red as scarlet... I blush'd in my turn... I knew not that contention could be rendered so sweet and pleasurable a thing to the nerves as I then felt it » (20) ; au fil des épisodes, Yorick ne cessera de noter les effets des mouvements intérieurs comme à l'annonce du décès du moine, des frissons dans l'âme : « I burst into a flood of tears – but I am as weak as a woman » (21). David Hume réduit à deux causes les actions et les mouvements : « efficient causes [...] and final causes [...]. For as our idea of efficiency is deriv'd from the constant conjunction of two objects...the cause is efficient; and where it is not, there can never be a cause of any kind »⁸. Chez Yorick, la première cause citée par Hume, fait intervenir le pasteur, qui, au XVIIIe siècle, prend une grande importance dans la vie des gens. Mais quand il s'agit de passion pour les femmes, Yorick sait gouverner ses propres émotions en homme de bien et laisse le soin au grand Sensorium de l'Univers de le reconnaître en toute justice (117).

La Fortune sourit à Yorick en la personne d'une dame, Madame de L., au moment où il sentait monter en lui un mouvement de colère contre M. Dessein, le directeur de l'hôtel à Calais (15). Cette première femme, c'est-à-dire sa première aventure féminine, fait l'objet de nombreux aveux et commentaires sur les différents mouvements internes que ce couple échange. Les conversations avec elle sont peu fréquentes mais les échanges viennent des mouvements intérieurs et des gestes d'où naissent les sensations et les impressions découvertes par l'imagination (17-19). Les mains servent de premier contact visuel d'où alternent les communications des premières sensations révélatrices des émotions informant en premier le cœur⁹. Yorick se trahit lui-même quand il fait des suppositions sur les malheurs de sa protagoniste temporaire. La main sur le front de Madame L. exprimait l'inquiétude ou la réflexion sur les pensées écloses de sa relation avec Yorick. C'est alors que le propos de Yorick qui l'engagea à partager sa chaise, fut coupé court, chez lui, par un afflux de mauvaises pensées (22) que la vue de la dame s'éloignant interrompit heureusement le cours, puis fournit l'occasion à M.

⁸ David Hume, *A Treatise of Human Nature*. Harmondsworth, Penguin, 1739, E.C. Mossner (ed. and introd.), 1985, p. 221.

⁹ « The pulsations of the arteries along my fingers pressing across hers, told her what was passing within me: she looked down – a silence of some moments followed. I fear, in this interval, I must have made some slight efforts towards a closer compression of her hand, from a subtle sensation I felt in the palm of my own » (19).

Dessein de lui offrir le bras pour l'aider à monter dans la chaise déjà occupée par Yorick. Celui-ci poursuit son propos sur la galanterie française puis posa la main une fois encore sur celle de la dame dont le visage s'empourpra et elle se déclara touchée par Yorick (26-27) ; il embrassa sa main deux fois ce qui lui attira « a look of sensibility mixed with a concern she got out of the chaise – and bid adieu » (27). Les sensations tactiles correspondent à une sensibilité extéroceptive, que définit Denizot : « le contact physique, essentiel pour Yorick, a de multiples fonctions. Il est générateur de sensations agréables et d'émotions ; c'est grâce à lui que s'établit la communication et qu'est mise en échec la solitude ; c'est enfin le véhicule privilégié du sentiment qu'il fait naître et dont il est en même temps le signe »¹⁰.

Arrivés à Amiens, La Fleur saura recouvrer son sang-froid et montrer sa sagacité. Il rencontre le valet du comte de L. et Mme de L. fait comprendre à la Fleur qu'elle attend de Yorick une réponse à son billet. Il imagine un tas de raisons pour sauver l'honneur de son maître et le sien et après avoir tiré la substantifique moelle de son contact avec la belle dame, Yorick ne la rejoindra pas à Bruxelles pour la rencontrer et développer sa relation amoureuse car il refuse de profaner le souvenir d'Eliza (44). Bien que, par convenance, par politesse, il se sente obligé de répondre au billet de Mme de L., il préfère se dégager au plus vite de cette obligation. Cependant toutes ses tentatives pour écrire échouent malgré l'attention, le soin qu'y apporte l'empressement de La Fleur : autant d'essais, autant de feuilles jetées au panier (46). L'esprit de Yorick est paralysé, lui qui recherche la mobilité, le changement (5)¹¹. Pour le prêtre Sterne, l'humain, les émotions rentrent dans le cadre de la vertu où il est toujours possible de dominer les passions ; au-delà de ce cadre, l'homme tombe dans le vice, la demeure du diable là où les pensées et les actes envahissent le domaine des idées mortifères (34).

Toutefois, Yorick peut se passer de contacts corporels pour établir une tentative de compréhension avec l'Autre quand il ne s'agit pas de chercher des émotions et des sensations conduisant à des rapports tendres ou amoureux comme Madame de L. Sterne donne l'exemple du vieil officier français : Yorick s'assoit dans sa loge et le vieil homme enlève ses lunettes pour les ranger dans

¹⁰ Paul Denizot, « Yorick et la quête du bonheur, ou les équivoques ludiques du corps et de l'âme dans *A Sentimental Journey* », in : *Le Corps et l'Âme en Grande-Bretagne au XVIII^e siècle*. Paris, Publications de la Sorbonne, Paul- Gabriel Boucé et Suzy Halimi (eds.), 1986, p. 161 (Actes des colloques tenus en 1983-1985 à la Sorbonne Nouvelle).

¹¹ Selon John Toland philosophe irlandais, catholique converti au presbytérianisme et matérialiste, la pensée fait le mouvement du cerveau. Emile Bréhier, *Histoire de la philosophie*. 7 vol, Paris, Presses Universitaires de France, 1950, vol. 2, p. 295.

leur étui, sans paroles. Yorick traduit son comportement en langage clair qu'il fait suivre d'un commentaire sur les signaux subtils : « There is not a secret so aiding to the progress of sociality, as to get master of this *short hand*, and be quick in renderling the several turns of looks and limbs, with all there inflections and delineations, into plain words » (57). L'attitude de Yorick est faite pour apprendre et pour comprendre, sans aucune mauvaise intention. La sociabilité pour Yorick passe par la sympathie individuelle. Yorick prévoit aussi de se présenter au Duc de Choiseul l'esprit calme : « A heart at ease, Yorick, flies into no extremes –'tis ever on its center » (77) ; il lui faut éviter de prononcer des paroles qui indisposeraient son hôte ou qui orienteraient sa pensée dans une direction néfaste pour l'avenir de Yorick; il doit mesurer ses paroles, maintenir un équilibre pour ne pas sortir des limites du polygone de sustentation qui représente des limites physiques ou morales. Cette sorte d'équilibre est obtenue par la mise en action mesurée d'une sensibilité proprioceptive qui lui donne l'assurance de la réussite envisagée. Pour Yorick : « the pleasure of the experiment has kept my senses, and the best part of my blood awake, and laid the gross to sleep » (28) L'objectif de Yorick ici est la recherche d'une relation amicale, sans doute sensuelle mais surtout sentimentale.

Malgré ses relations amicales avec le groupe des philosophes matérialistes français de la Mettrie, le baron d'Holbach et Diderot, Sterne montre, par la voix de Yorick, son désaccord : la volonté n'est pas libre ; Yorick, « meant to reconcile body and soul, the laws of physiology and the freedom of the will »¹². Aussi se gausse-t-il de cette idée « d'homme-machine » défendue par Julien de la Mettrie en 1748, « Le corps humain est une machine qui monte elle-même ses ressorts : vivante image du mouvement perpétuel »¹³; Yorick (qui n'est pas un libertin), ne cache pas qu'il se sent libre de défendre la présence de l'âme chez l'individu. A propos des émotions et des sentiments éprouvés auprès de la pauvre Maria, il declare : « I am positive I have a soul; nor can all the books with which materialists have pester'd the world ever convince me of the contrary » (114). Pour avoir donné un écu à la jolie fille de chambre, celle-ci le remercia d'une humble

¹² Martin C. Battestin, « Sterne Among the the Philosophes Body and Soul in *A Sentimental Journey* », *Eighteenth-Century Fiction*, n° 7-1, octobre 1994, p. 30.

¹³ Julien Offray de la Mettrie, *L'Homme-Machine*, Leyde, 1748. Cité dans *La Mettrie, textes choisis*, préf., commentaires et notes explicatives par Marcelle Tisserand, Paris, Editions Sociales, 1954, p. 154. De la Mettrie « étend à l'homme le principe de l'animal-machine de Descartes et rejette par là toute forme de dualisme au profit du monisme (qui conçoit la raison comme unique principe universel). Son déterminisme mécaniste l'amène naturellement à rejeter toute idée de Dieu, même celui des déistes avec lequel il refuse de confondre la nature ». Bréhier, *op. cit.*, p. 442.

reverence : « where the spirit bows itself down -- the body does no more than tell it » (65). L'âme recueille les élans de la sensibilité à condition de profiter de la liberté. Chez Yorick, le mouvement de ses gestes et la sensation que transmettent ses vaisseaux lui prouvent qu'il est bien un être en vie et non une machine : « France: with all her materialism, she could scarce have called me a machine » (4), et, parlant au propriétaire de l'hôtel, M. Dessein, il personnalise le mot « You suffer, Mons. Dessein, as much as the machine — » (14), ce qui n'est pas du goût de ce dernier : Yorick ne lui ressemble pas, lui, un amoureux de sa liberté.

Pour Yorick, trois mots symbolisent l'idée de liberté : le passeport, qui autorise la liberté de déplacement, la cage de l'oiseau et la Bastille (une grande cage), qui signifient la privation de liberté, enfermement, esclavage. Pour le maître d'hôtel, Yorick, sans passeport, n'est qu'un pestiféré et il s'écarte de lui : « La Fleur advanced three steps towards me » (68), mais Yorick est satisfait car il a déjà eu l'occasion de se féliciter d'être tombé sur un tel valet (45). Yorick expurge du mot Bastille les connotations qui donnent par sa prononciation l'image de l'enfermement et ne considère que les avantages d'y résider quelques semaines aux frais du Roi de France et de tirer profit de cette immobilisation forcée pour rêver, philosopher et s'assagir (95). Si le corps est privé de mouvement, l'esprit reste libre. Après être descendu dans la cour de son hôtel et avoir dressé les plans enchanteurs d'un séjour éventuel à la Bastille, il remonte dans sa chambre, c'est alors que longeant le couloir, il entend le cri angoissé de l'oiseau en cage qu'il avait oublié : « I can't get out » (71). Yorick raconte l'histoire de cet oiseau capturé en Angleterre par le groom d'un anglais qui l'acheta pour une bouteille de bourgogne. La présence de cet oiseau inspira les pensées de Yorick sur l'esclavage et la liberté¹⁴. Le symbole de la privation de liberté signifie absence de mouvement et de déplacement et est représenté par le sansonnet en cage, répétant sans cesse : « I can't get out ». C'est alors que le cri éternellement répété de l'oiseau dans les oreilles de Yorick met en train son imagination qu'il trace un tableau tragique d'un captif, victime de l'esclavage¹⁵. Grâce à la flexibilité, Yorick fait preuve d'imagination pour exprimer les difficultés corporelles ; les difficultés de la marche en sont un exemple (87).

¹⁴ Yorick critique l'Ancien Régime et provoque les prisonniers de la Bastille. Emile Bréhier a traduit la pensée de John Locke sur la liberté : « la liberté n'est pas une liberté d'indifférence, elle consiste à déterminer la volonté par le jugement non par le désir ». Bréhier, *op. cit.*, p. 286.

¹⁵ « [...] his body half wasted away with long expectation and confinement, and felt what kind of sickness of the heart it was which arises from hope deferr'd. [...] I could sustain the picture of confinement which my fancy had drawn » (73).

Quant au comte de B, il est à la fois anglophile et anglophone, amateur de Shakespeare (64). Yorick espère que le comte interviendra pour gagner sa cause et obtenir l'indispensable et précieux passeport. Au cours de sa conversation, Yorick lui explique les raisons de son voyage en France et parlant des Français et en particulier des Françaises : « I could wish [...] to spy the *nakedness* of their hearts, and through the different disguises of customs, I come » (83). Pour Yorick, la connaissance de l'autre passe plus par le cœur que par le physique. Le voyageur sentimental éprouve une soif d'émotions qui le rendent apte à aimer les autres pour les sensations qu'ils lui procurent (131). Le cœur vibre quand le corps sent et cette vibration se traduit dans les émotions. Chez Hobbes (1581-1679), le philosophe du mouvement, les sens sont mis en mouvement et ce mouvement se transmet du cerveau et de là au cœur : « en cet organe, commence un mouvement de réaction inverse dont le début (conatus) est précisément ce qui constitue la sensation ; il y a mémoire lorsque le mouvement qu'avait produit la sensation continue en l'absence de l'objet »¹⁶. Plus précisément, le conatus est l'effort le plus petit conçu comme le commencement du mouvement et ressenti avant qu'il ne s'extériorise comme mouvement proprement dit, parole, coup, etc. La mémoire de Yorick est toujours envahie par les souvenirs d'Eliza, un rappel de son pays, comme les ranime le portrait contenu dans le médaillon pendu à son cou par un ruban noir (44).

Aussi Yorick parle-t-il de sensations douces, seules capables d'atténuer les sensations pénibles (87). C'est en rendant visite à la mère de la pauvre Maria que l'émotion de Yorick anticipe sur la sensation éprouvée lorsqu'il marche de conserve avec la jeune fille en pleurs, tableau déchirant de cette Maria perdue dans ses rêves. Même La Fleur, connu pour son caractère toujours enjoué, essuie ses larmes. Le mélange des larmes du prêtre et celles de la jeune fille signifie le mélange de leurs âmes¹⁷. Il avait éloigné le postillon et La Fleur, en les renvoyant à Moulins, pour tirer ainsi profit d'un temps dont il est libre de disposer à sa guise, dégagé de la présence des importuns, peut faire ses adieux à Maria qu'il ne verra plus : c'est un départ définitif sans espoir de retour. Sterne, en raison de son état de santé, mourra trois semaines plus tard. La description de la douleur provoque chez Yorick un mouvement de compassion, mais il n'est pas en reste pour marquer sa préférence vers tout ce qui porte son âme à la recherche du plaisir jusqu'au désir. Cette aventure n'est pas celle qui clôt son roman et Yorick avoue

¹⁶ Bréhier, *op. cit.*, p. 147.

¹⁷ Adversaire des matérialistes, il loue cette sensibilité qui vient du cœur, donc de l'âme (116).

qu'il est amoureux des femmes. La scène où Yorick se fait résumer l'histoire de Maria pour trouver le contact avec cette malheureuse égarée dans la campagne est une des scènes les plus douloureuses de son roman. Il dit lui-même qu'il s'est engagé dans cette mélancolique aventure pour mettre son âme en mouvement, donc à l'épreuve des émotions. Denis Diderot, dans son « Eloge de Richardson » parle de toutes ces physionomies qui se succèdent sur un visage « sans qu'il cesse d'être le même ; et l'art du grand poète et du grand peintre est de nous montrer une circonstance fugitive qui nous avait échappé »¹⁸.

Dans l'épisode la gantière, Yorick perçoit chez elle « so chearful a movement and so chearful a look, that had I been laying out fifty louis d'or with her... 'This woman is grateful' » (51). La bienveillance de cette belle grisette émane de son tempérament, que Yorick pense retrouver dans la qualité de son pouls (52-53). Il se sentait envoûté par sa beauté au point qu'au sortir du magasin, il avait oublié ses indications qu'elle lui avait répétées trois fois. Là encore, l'œil est plus sollicité que l'oreille (52). Mesurant son ignorance qui n'avait pas reculé d'un iota, il accepta d'entrer dans le magasin et profita de sa position pour tâter le pouls de la belle gantière, et lui fit le plus beau des compliments. En réponse, le regard vif et noir de la gantière le darda à travers ses cils et pénétra jusqu'à son cœur et ses reins.

Avec la Marchesina de F, il montait l'escalier étroit de l'Opéra alors qu'elle le descendait; quand ils se sont croisés, chacun tenta d'éviter l'autre par un mouvement d'esquive qui n'empêcha pas le heurt des crânes ni la réaction épidermique de la confusion. Yorick en a retiré un grand plaisir, sans en préciser la source, mais la forme du texte présente un goût d'érotisme certain (57-58). Le texte se termine sans commentaire, malgré son désir de se livrer au lecteur : « Sterne prend des personnages qui ont grande envie de dire quelque chose et qui sont incapables de parler »¹⁹.

Dans la Tentation (91), et quant à la fille de chambre, pour un écu mis dans sa bourse et un avertissement pour sa vertu, ils descendirent les rues en tissant quelques liens d'amitié et se séparèrent : « I bid God bless her » lui lança-t-il (92). Mais il la retrouva à son hôtel. Les désinences du mot rouge se mélangent à la fois dans ce passage poétique avec les sensations sentimentales que la présence de la jeune fille de chambre induisent dans le corps de Yorick : « On ne peut pas si facilement s'empêcher de rougir ou de pâlir lorsque quelque passion y dispose ;

¹⁸ Denis Diderot, « Eloge de Richardson », [1761] in : Denis Diderot, *Œuvres choisies*, vol. 1, F. Tulou (introd.), Paris, Garnier, 1936, p. 189.

¹⁹ Serge Soupel, *Apparence et Essence dans le roman anglais de 1740 à 1771 : L'Écriture ambiguë*, Paris, Didier Erudition, 1983, p. 202.

ces changements [...] viennent du cœur, lequel on peut nommer la source des passions »²⁰. Il conduit la jeune fille à la porte de l'hôtel, et lui donne un baiser chaste sur la joue. Mais il s'en est fallu de peu que l'affaire ne conduise Yorick à profiter de l'occasion. Au moment où il est talonné par le désir, Yorick se rappelle sa leçon de vertu et le Sensorium de l'univers, c'est-à-dire Dieu (92-94) »²¹.

A l'époque où Sterne écrivit ce roman, deux grands noms se détachent dans l'esprit des littéraires et des philosophes, Newton et Locke. Le premier a découvert la loi de l'attraction universelle, comme il le prouve dans cette phrase extraite de la Lettre II adressée au Dr. Richard Bentley : « if the very mathematical Center of the central Particle be not accurately in the very mathematical Center of the attractive Power of the whole Mass, the Particle will not be attracted equally on all Sides »²² ; alors que Locke admet l'attraction comme cause du mouvement²³. Si Descartes a expliqué le poids des corps par un effet du mouvement de la matière subtile qui entoure la terre, Newton a unifié le système du monde en montrant que c'est la même loi, celle de l'attraction universelle qui régit le mouvement des planètes et celui de la chute des corps²⁴. La science newtonienne a fourni à la science morale les tropes de la sympathie qui résume la communication immédiate des idées : résonance, vibration, attraction ; ou de l'antipathie : répulsion, rejet²⁵.

Cette soif de connaître pour comprendre a engagé Yorick à entreprendre ce paisible Voyage du cœur « in pursuit of NATURE, and those affections which rise out of her, which make us love each other – and the world, better than we do» (84-85)²⁶. En appliquant l'empirisme issu du mouvement philosophique de Francis Bacon, Yorick fera une expérience de chaque escale et déplacement de son original voyage. Il partage l'opinion du vieil officier français : « the advantage of travel, as

²⁰ R. Descartes, *Les Passions de L'Âme*, Paris, Flammarion, introd., notes, bibliographie et chronologie par P. D'Arcy, 1996, p. 168.

²¹ "By sentimentalising eroticism, Yorick manages even to make it the instrument of this religion". Battestin, *op. cit.*, p. 51. Les seuls organes par où se transmet la responsabilité de toutes ces situations embarrassantes qui pourrait conduire à des développements passionnels, et représentent la voie de transmission idéale, sont les mains.

²² Isaac Newton, *Four Letters from Sir Isaac Newton to Doctor Bentley, Containing Some Arguments in Proof of a Deity*, Londres, R. and J. Dodsley, 1756, p. 14.

²³ Bréhier, *op.cit.* p. 283.

²⁴ M. Blay, « L'Attraction unificatrice newtonienne », *BSEAA XVII-XVIII*, n° 56 2003, p. 37.

²⁵ C. Crowley, « Hume et l'idée de la sympathie universelle », *BSEAA XVII-XVIII*, n° 56, 2003, p. 84.

²⁶ Yorick avouera, au cours du roman, quand la question du passeport refait surface: « Go but to the end of a street, I have a mortal aversion for returning back no wiser than I set out; and as this was one of the greatest efforts I had ever made for knowledge, I could less bear the thoughts of it » [d'être refoulé de France ou enfermé à la Bastille pour absence de passeport] (68).

it regarded the *sçavoir vivre*, was by seeing a great deal both of men and manners; it taught us mutual toleration ; and mutual toleration ... taught us mutual love » (62-63). Yorick « est parti à la recherche de l'humain sous toutes ses formes afin de trouver un terrain commun avec lui et de fonder la tolérance en sa légitimité »²⁷. Au cours de ce *Voyage*, Sterne se réalise en s'adonnant aux contacts humains grâce auxquels sa sensibilité exacerbée le rend utile pour lui-même et pour les autres. Il a besoin d'eux pour mener ses expériences sur la nature humaine ; l'Autre sert donc d'objet de son expérimentation. Dans ses déplacements en France, Yorick découvre la sensibilité française et universelle et la sociabilité²⁸. C'est dans son pays ou en se déplaçant que la bienveillance se manifestera en respectant l'Autre et en suivant les fondements de la philosophie du XVIII^{ème} siècle.

²⁷ Morvan, *op. cit.*, p. 437.

²⁸ « Sa quête universelle et vagabonde laisse entrevoir, au-delà de l'observation des cœurs dans un espace géographique propice, une inquiétude de caractère général. C'est à la nature humaine qui Yorick s'adresse ». Suzy Soupel, préf, *Le Voyage sentimental à travers la France et L'Italie*. A. Digeon [trad.], Paris, Flammarion, 1981, p. 23.